



**Trois portraits d'écrivains**  
Jean-Jacques Nuel

**Publication:** 2008

**Catégorie(s):**

**Tag(s):** littérature nouvelle

## Le cagibi

Les temps étaient durs. L'hiver n'en finissait pas. On mangeait des pommes de terre tous les jours. Le dimanche seulement, la mère ajoutait aux tubercules un morceau de viande bouillie que l'on dévorait des yeux, car il était réservé au père. Les économies avaient fondu à Noël. La misère gagnait comme une gangrène. Il fallait absolument que le père livre son manuscrit à temps à l'éditeur, pour toucher son à-valoir.

Afin qu'il puisse se concentrer sur son travail, et que rien ne vienne distraire son regard ni sa pensée, la mère avait imaginé un moyen radical pour l'isoler du monde et de ses tentations, comme pour l'empêcher de sacrifier à la boisson, qui constituait avec les femmes l'une de ses faiblesses. Elle ne manquait jamais de ressources quand la situation devenait grave et, une fois encore, son idée se révéla judicieuse. Elle aménagea un cagibi sous l'escalier.

Quelques planches récupérées dans la cave, des panneaux de contreplaqué, des chevrons, des clous, une porte sur deux charnières, le réduit fut vite créé - on le découvrit en rentrant de l'école. Elle y installa une chaise raide en bois, une petite table de fer, et sur celle-ci, tous les accessoires qu'elle jugeait nécessaires à l'activité d'écrivain : une rame de papier blanc, un stylo plume, un encrier rempli d'encre noire, deux crayons, une gomme, un taille-crayon, un dictionnaire. Depuis la cuisine fut tiré un fil électrique, au bout duquel pendait une simple ampoule dépolie. Une petite corbeille à papier compléta l'ensemble. La surface minuscule n'aurait guère pu être meublée davantage. Rien ne filtrait du dehors. Ni bruit, ni air, ni lumière. *Extérieur* eût été ici un mot déplacé.

L'escalier menait aux chambres de l'étage, celles des enfants, des chambres étroites et mansardées, glaciales en hiver, des fournaises l'été. On devait éviter de l'emprunter de jour, lorsque le père écrivait. En cas d'absolue nécessité, si l'on avait oublié là-haut un livre d'école ou son cache-nez, il était permis de monter, avec d'infinies précautions, après avoir chaussé les pantoufles, ou en chaussettes. Le moindre craquement d'une marche, et une gifle tombait. La mère avait la main leste, et lourde.

Chaque matin, après le petit-déjeuner, à huit heures trente, trente-cinq au plus tard, elle se tournait vers le père et, sans prononcer une parole, pointait son index vers le cagibi. A ce signal, il se dirigeait vers ce qui lui tenait lieu de bureau et se contorsionnait pour pénétrer à l'intérieur et s'installer à sa table : la faible hauteur ne lui permettait pas de tenir debout ; assis, sa tête frôlait la marche de l'escalier. Elle fermait la porte du réduit avec un petit cadenas, et conservait la clé dans une poche de son

tablier. Le père ne pouvait ensuite sortir que pour satisfaire ses besoins naturels. Il écrivait tout le matin, sans pouvoir changer de position, à la lumière artificielle qui lui chauffait le visage. Défense lui était faite de fumer, pour d'évidentes raisons de sécurité. A midi la mère le libérait pour le déjeuner qu'il prenait en famille, en silence, immobile, le regard fixé sur le fond de l'assiette ; on devait éviter de parler pour ne pas le distraire de sa réflexion. Il prenait un café, parfois deux. Puis il retournait dans le débarras, muni d'une bouteille d'eau du robinet, de quelques gâteaux et fruits secs, jusqu'au début de soirée - à dix-huit heures précises - où la mère venait enlever le cadenas. Il écrivait tout l'après-midi, sous l'ampoule brûlante, en se servant du recto et du verso des feuilles, par économie. On entendait le doux crissement de la plume. On entendait parfois le froissement d'un papier, qu'il jetait dans la corbeille.

Le père travaillait au moins huit heures par jour, dans une solitude absolue. On n'avait pas le droit de lui rendre visite ; même le chat était interdit de séjour. Il ne connaissait ni samedi, ni dimanche, ni jour férié. Chaque soir, après le dîner, il passait au rapport, devant faire à la mère le compte-rendu de l'évolution de son œuvre. Il lui montrait les pages manuscrites, ainsi que son journal intime, qu'il était autorisé à tenir, en parallèle, à condition que cette activité annexe ne lui prenne qu'un temps limité et ne le détourne pas de sa tâche principale. Le livre avançait avec une grande régularité, selon le calendrier prévu et punaisé sur la cloison de planches. On coulait des jours quasi paisibles, dans une maison redevenue calme et silencieuse, après ce difficile automne qui n'avait été qu'une longue saison de crise. Le père ne se plaignait pas, sauf un peu des yeux et de quelques courbatures. La mère semblait contente, et confiante. On se reprenait à espérer. L'hiver touchait à sa fin. On rêvait d'améliorer l'ordinaire des patates.

## Les langues

A force de travail, et surtout de persévérance, il avait réussi à écrire une œuvre et, progressivement, à la faire éditer. Le succès était venu, d'abord timide et relatif, puis consolidé, irradiant dans les pays voisins de la sphère linguistique.

L'écrivain était maintenant connu. Son nom figurait dans les divers recensements et catalogues officiels. Ses livres se vendaient bien. Les sorties en poche prolongeaient le succès des éditions originales. On commençait, lentement mais sûrement, à traduire ses œuvres dans un nombre de langues croissant.

Mais un bonheur n'est jamais complet et celui-là l'était moins que tout autre. L'auteur s'exprimait dans un idiome partagé, pays natal et francophones confondus, par seulement trois pour cent de la planète. Cela le chagrinait. Certes, ce n'était pas négligeable, et il aurait pu connaître un sort plus défavorable en écrivant en islandais ou en albanais, langues plus minoritaires. Inversement, il aurait pu être plus favorisé comme le sont les Anglais ou les Chinois.

Aucune langue n'offrait une couverture complète du globe. L'écrivain envoyait parfois ces langages apparemment universels que sont la musique et la peinture, mais le sont-ils vraiment ? Il écrivait pour un public limité et jamais son œuvre ne serait traduite en toutes les langues. Il y avait trop de langues. Il y avait trop peu de traducteurs.

Assis devant un bock de bière, à la terrasse d'un café de sa ville natale où beaucoup ne le connaissaient ou reconnaissaient même pas, il songeait à ces milliards d'hommes avec lesquels il ne pouvait pas communiquer. Il n'y avait rien à faire. L'écriture ne le mènerait pas jusqu'à ces hauteurs où planaient ses rêves fous. La dispersion des langues, leur éparpillement rendaient vain tout rêve d'universel.

Les langues ne sont que de pauvres véhicules, qui n'assurent pas la desserte complète de la terre. Elles tournent dans leur territoire, un peu sur les franges, guère au-delà. Elles ont une autre espérance de vie que la nôtre, elles dépassent notre durée, venant d'avant nous et nous survivant, mais elles meurent aussi, et toutes les œuvres qui ne sont déjà plus que des souvenirs ne seront alors plus même des souvenirs, elles auront sombré, corps et biens, dans la mort définitive des mots que l'on ne déchiffrera plus, dans cette alignée de signes muets, stupides. Les œuvres prolongent un peu nos vies mais sont aussi de passage. Les ouvrages sont peu de chose. La littérature occupe un faible volume dans l'espace, et il n'est que provisoire. Les mots ne sont rien. Ils n'ont pas de mémoire.

Finalemant on écrivait comme on vivait, sur du vent, sur de l'eau, sur de l'air.

## Tom

Tom ne dit mot.

Ses lèvres ne bougent pas. Son visage ne bouge pas. Son corps ne bouge pas.

Il a écrit quelques dernières lettres, la veille, sans indiquer son nom au dos de l'enveloppe. Des lettres sans retour et sans suite, qu'il n'a même pas signées, qu'il n'a pas pris la peine de dater. Des lettres cachetées et jetées dans la boîte postale au bas de son immeuble. Puis il a refermé l'encrier.

Tom n'écrit plus.

Il a brûlé tout ce qu'il avait écrit, tout ce qu'il avait reçu auparavant. Ses manuscrits inédits. Ses cahiers de brouillon. Ses rares livres publiés. Les lettres échangées, des correspondances complètes avec des hommes, avec des femmes. La baignoire est jonchée de cendres.

Le téléphone ne sonne plus, ou sinon c'est une erreur. Il sonne alors dans le vide ; Tom ne décroche pas.

Tom ne sort plus.

Un matin il n'est pas allé à son travail et n'y est pas retourné depuis.

Un soir il n'est pas allé rejoindre la femme dont il partageait des moments de vie. Il n'a pas revu ceux qui se disaient ses amis.

Tom ne lit plus. Il a lu tous les mots à l'endroit, tous les mots à l'envers ; il est revenu sur leur première lettre, puis à l'espace avant la lettre, à ce blanc qui la précède. Il a retourné sur leur tranche tous les ouvrages de sa bibliothèque pour en cacher les titres. Ouvrant un livre une dernière fois sur une page au hasard, il ne voit plus que le blanc du papier entre les lettres.

La plupart du temps il reste immobile, allongé sur le lit trop grand dont il n'a pas défait les draps, les yeux perdus dans la blancheur du plafond de plâtre, ou assis dans le grand fauteuil, en face de la baie vitrée. Ou il évolue lentement dans l'appartement, silencieux comme une ombre, glisse entre les murs. Il ne fume plus. Il ne boit plus ces longues bouteilles d'alcool. Il n'a plus envie de ces tasses de thé qui rythmaient ses journées passées. D'ailleurs il ne s'alimente presque plus et ses provisions s'épuisent. Son poids a régulièrement diminué : Tom est maintenant plus maigre qu'à l'adolescence.

Rien de ce qu'il aimait autrefois ne compte plus pour lui. Les centres d'intérêt n'existent plus, ils ont glissé vers la périphérie avant de disparaître. Il n'écoute plus de musique, ne regarde plus de films, ne regarde plus la télévision. Pour seule distraction, il se place de temps en temps

derrière les vitres des fenêtres, celles de la cuisine et de la chambre, côté nord, ou celles du salon, côté sud, et il observe le spectacle lointain de la rue. De son appartement au quinzième étage il regarde le monde en contrebas. Tout est minuscule et bouge lentement. Il voit les passants, les voitures, sans bruit, sans agressivité, réduits à l'état d'images, de points et de taches mobiles. Et surtout le cycle de la lumière, qui traverse les vitres, l'alternance de la nuit et du jour, l'évolution de la couleur, du gris clair du matin au gris sombre du soir, du gris sombre du soir au gris clair du matin, ou au rose parfois, aux premières heures.

Tom ne s'ennuie jamais. S'ennuyer, ce serait encore être de ce monde, qui palpite faiblement de l'autre côté des fenêtres, dont la présence vient parfois se rappeler par un coup de klaxon ou un coup donné dans une cloison, attestant de la persistance vivace des voisins.

Tom ne dit mot. Il s'est défait de tout. Il se défait des mots. Ce n'est pas par défiance mais par lassitude, pour alléger sa fatigue. Tom voit la trame du temps. Dans le trouble de l'air, dans la semi-pénombre, il voit son armature, les mailles d'un tissu presque transparent. Les événements étaient comme des oiseaux qui se posaient sur les branches et qui cachaient l'arbre, l'échelle de ses branches. Tout est clair, maintenant. Tom n'attend rien. Tom n'attend plus rien. Il a perdu le sentiment même de l'attente. Il a rejoint le courant profond, le filigrane léger, le fleuve clair dessous les jours ; il suit le courant, il descend le cours du temps, dont il pressent déjà, dans le bruissement presque perceptible du lointain, les rapides et les chutes.

Ces trois textes, *Le cagibi*, *Les langues*, *Tom*, précédemment parus dans des revues et anthologies, sont protégés par le droit d'auteur.

Ils font partie du recueil *Portraits d'écrivains*.

Jean-Jacques Nuel a publié un roman *Le nom* (éditions A contrario, 2005) et deux recueils de nouvelles et de textes courts : *La gare* (éditions Orage-Lagune-Express, 2000) et *Portraits d'écrivains* (éditions Editinter, 2002).

Il tient le blog littéraire *L'annexe* :

<http://nuel.hautetfort.com>

## Du même auteur sur Feedbooks

La nouvelle (2008)

Une revue prestigieuse vient d'accepter de publier son texte. Mais cette nouvelle, si heureuse, si providentielle, ne peut combler une aussi longue attente.

La donne (2008)

L'été, la plage et la providence. Au milieu des silhouettes de rêve, deux amis se félicitent de l'opacité de l'avenir.

Le petit appartement au sixième étage dans la prairie (2008)

De la difficulté de créer une communauté... Laurent et ses sept concubines, Christophe et ses sept avatars pourront-ils rejoindre le phalanstère ?

L'année des corbeaux (2008)

Sur la plaine des Chères, entre la route et l'autoroute, un adolescent découvre sa vocation littéraire.

Café Corneille (2008)

Nouvelle. Une oeuvre de fiction ayant pour cadre un lieu réel de Lyon : un café-bibliothèque près de la préfecture. Jean-Paul, qui a pris une année sabattique pour écrire, vient y contempler les livres et rêver de son oeuvre à venir...



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**  
Food for the mind